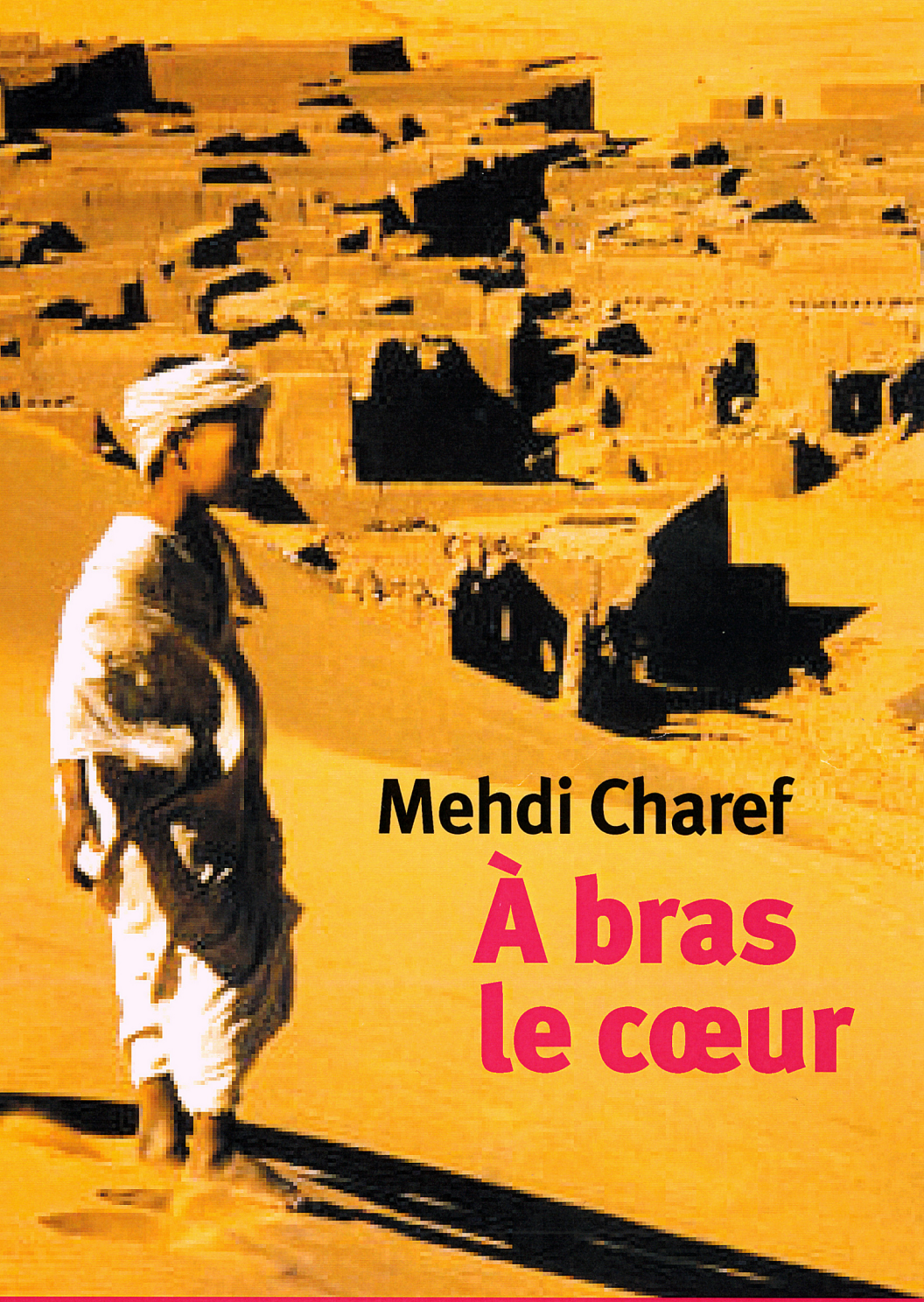

Mehdi Charef

À bras le cœur

MERCVRE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

LE THÉ AU HAREM D'ARCHI AHMED, 1983 (Folio n° 1958)
LE HARKI DE MERIEM, 1989 (Folio n° 2310)
LA MAISON D'ALEXINA, 1999 (Folio n° 3402)

À BRAS-LE-CŒUR

Mehdi Charef

À BRAS-LE-CŒUR

ROMAN

MERCVRE DE FRANCE

© *Mercure de France, 2006.*

Enfant, je portais des robes, c'est ma mère qui me l'a dit. Elle n'avait pas les moyens de m'acheter des pantalons. Une robe pour un enfant, ce n'est qu'un bout de tissu, ce qu'il y a de moins cher. Et puis, dans notre hameau planté au sommet d'un reg caillouteux, loin de la ville, il n'y avait pas de honte à ce qu'un garçon de quatre ans erre et joue nu-pieds ainsi vêtu.

Je portais donc une robe, qui sans doute tombait en haillons sur mes pieds, fuyant le veau qui s'amusait à me renverser dans la poussière. Je riais aux éclats. Je me sauvais ; il me rattrapait dans un coin de la cour de notre gourbi et me culbutait sans peine d'un coup de tête. Il trépignait de joie. Ensuite il me piquait gentiment avec ses cornes ; je roulais sur le sol, cherchais à éviter les chatouilles. Il me suivait, m'empêchait de me relever. C'était son jeu préféré. Nous avions grandi ensemble, ce veau et moi ; il me cherchait en rentrant du pâturage. Si je n'avais pas envie de jouer avec lui, il restait au milieu de la cour et ruminait tristement.

J'étais donc dans la cour, criant dans les oreilles du veau — il détestait ça —, lorsque j'entendis maman dire à ma

sœur Amaria, de trois ans plus âgée que moi, d'aller puiser de l'eau. Ma sœur sortit de la cuisine avec un seau en fer-blanc sur la hanche et un torchon plié en quatre sur sa tête pour que le seau, une fois plein, ne lui fasse pas mal. Tandis que ma mère battait le lait sur le kanoun, j'entendais son clapotis sur le feu avant qu'il ne se transforme en fromage. J'ai abandonné le veau et, fuyant la brûlure du soleil, je me suis assis jambes croisées sur la terre glaise à l'ombre du mur de chaume à l'odeur de foin broyé. Je voyais ma mère de profil dans la cuisine. Elle avait une main sur son ventre rond ; avec l'autre elle balançait l'outre pendue au trépied bancal. Je l'observais en me disant que j'avais bien de la chance d'avoir une maman aussi belle. Je m'en félicitais intérieurement, j'étais fier d'elle.

Je regardais maman avec des yeux pleins d'admiration, des yeux rêveurs qui me donnaient un air triste. C'est pourquoi lorsqu'elle me surprenait dans cet état elle croyait que je boudais et que je la réclamais. De toute façon elle n'avait jamais le temps. Sauf le soir, autour du feu avec les autres femmes ; là, elle acceptait de me laisser poser la joue sur sa cuisse ; elle avançait la lampe à pétrole et, tout en bavardant avec les autres femmes, avec l'ongle de son pouce elle écrasait les petits parasites qu'elle dénichait dans mes cheveux mal coupés — car c'était mon père qui me coiffait avec les ciseaux destinés à tondre les moutons.

J'étais donc en train d'admirer maman quand, soudain, on entendit un énorme plouf ! Les poules de la basse-cour volèrent en poussant des caquètements stridents.

Ma mère se leva brusquement, trop brusquement pour son gros ventre : elle grimaça, fléchit, s'appuya contre le mur, défigurée par la douleur. Elle courut péniblement réveiller mon père qui faisait la sieste. Dans la chambre elle hurla :

— Va vite au puits, vite, vite !

Papa sortit en hâte, pieds nus, tête nue, épaules nues. Il traversa la cour avec un regard terrible que je ne lui connaissais pas où se mêlaient le désespoir et une lueur de folie. Ce sentiment, dont je ne connaissais pas encore le nom et que je surpris ce jour-là furtivement dans les yeux de mon père, allait me marquer à jamais et laisser une empreinte indélébile sur mon existence. Si, bien des années plus tard, dans des rades crasseux et sordides de la banlieue nord, j'ai accepté de boire des nuits entières avec des moribonds qui disaient que la vie était un tas de merde, si j'ai accepté de trinquer avec de la bière infecte et bon marché, c'est parce que ce jour-là j'ai vu mon père pleurer.

Ma mère l'avait suivi vers le puits, courbée, le ventre bas, prête à s'arracher les cheveux et à se griffer la peau des cuisses et du visage jusqu'au sang, comme le font les pleureuses traditionnelles du reg lors du décès d'un inconnu et avec l'espoir d'obtenir un litre d'huile et un pain de sucre, mais là, il ne s'agissait pas d'un inconnu.

La nuit, je dormais près de ma mère. Nous n'avions pas de lits à pieds, avec sommier et matelas. Nous étions à même le sol, sur des couches d'étoffes rembourrées de laine, cousues par nos mères. À quatre ans, je faisais toujours pipi au lit, ce qui provoquait la colère et le chagrin de maman, obligée de lessiver régulièrement au bord de la rivière ma literie fine et délicate. Les lavages fréquents entamaient le lustre de la belle étoffe et usaient les bras de ma mère. Lorsque, après la mort de ma sœur, maman perdit la tête, elle roulait parfois un morceau de tissu en forme de cigarette, en allumait le bout à la flamme d'une bougie et, me tenant fermement

coincé entre ses genoux, elle me brûlait le pubis à différents endroits soi-disant pour que j'apprenne à me retenir d'uriner pendant mon sommeil. Je hurlais de douleur, mais je pleurais surtout parce que je devinais que la disparition de ma sœur avait rendu ma mère désespérée.

— Tu as un petit frère, tu es content ? me dit une femme au visage lumineux et à la voix exaltée.

Maman venait d'accoucher. Ses cris m'avaient réveillé au milieu de la nuit. Des femmes l'entouraient et préparaient le thé, le café et les galettes noires. Je ne sais pas si j'étais réellement content d'avoir un petit frère, qui risquait de prendre ma place dans le cœur de ma mère. Enfant, c'est la seule chose qui nous préoccupe.

Maman, je préférais l'avoir à moi tout seul, ainsi que mon père. Le petit frère ou la petite sœur qui vient de naître et avec qui tu vas jouer, que tu vas porter sur ton dos... ce sont des phrases de grands : quand on est petit, on s'en fiche. J'ai assisté à l'accouchement de ma mère, et tout ce que j'en ai retenu, c'est cela : j'ai vu son visage déformé par la douleur ; j'ai compris qu'à ce moment-là elle était totalement seule, et que cette souffrance aiguë était due plus à cette terrible solitude qu'à la douleur elle-même. Ses mains crispées luisaient de sueur, griffaient le sol sous l'étoffe, comme si elle essayait de se débarrasser de la fatalité qui pesait sur nous dans ce gourbi sombre. Apaisée mais en larmes, elle révéla le prénom qu'elle avait choisi pour l'enfant qui vagissait sur son ventre, un prénom qu'elle avait sans doute auparavant soumis à l'approbation de mon père : Bekhiti. C'était le nom du clan de ma mère et le prénom de son frère aîné récemment fusillé par l'armée française. Toutes les femmes autour de maman se

mirent alors à pleurer : l'oncle Bekhiti avait laissé une veuve et deux enfants en bas âge.

Mon père et ma mère étaient heureux de l'arrivée de ce petit frère. Ils se le passaient délicatement en le couvrant de baisers. J'allais au bord de la rivière m'asseoir à l'ombre du figuier. Les promenades autour du hameau me paraissaient fades. Amaria n'était plus là pour me surveiller et m'accompagner. En été, le lit de la rivière était bien bas et, même au milieu, les enfants nus, la peau hâlée, n'avaient de l'eau que jusqu'au ventre. Moi, je n'entrerais plus jamais dans cette rivière, à cause de cette eau justement...

Notre déménagement du hameau vers la ville se fit en un seul voyage ; nous n'avions pas grand-chose à emporter. Derrière elle, ma mère laissait surtout le souvenir d'une période pesante due au harcèlement moral qu'exerçait quotidiennement sur elle sa belle-mère. Mon père conduisait la carriole. À mesure que nous nous éloignions du hameau et du reg, je devinais qu'une sorte de joie envahissait maman, même si elle essayait de la dissimuler sous son haïk. À l'époque, je voyais déjà tout, et j'étais heureux de surprendre, en cachette, ce sentiment merveilleux de soulagement. Elle avait dit à mon père qu'elle ne voulait plus vivre à l'endroit où sa fille chérie était morte. Alors nous quittions la colline de mon enfance. Que de tourments pour mon père qui, jamais, n'avait imaginé quitter ni son reg ni sa mère ! Et que dire à cette dernière qui avait sûrement enduré elle-même ce qu'elle avait fait subir à sa bru ?

Dans son désespoir, ma mère avait juré qu'elle quitterait ce désert plein de poux et de malheurs, qu'elle s'en irait avec ses enfants, quitte à abandonner mon père, de ce lieu maudit où l'on n'avait rien d'autre à faire qu'attendre tristement que

Dieu veuille bien nous donner quelque chose ! Et encore fallait-il Lui adresser des prières, avec l'espoir qu'Il les exaucerait peut-être... Mon père était parti en ville chercher une chambre à louer. Sans doute avait-il essuyé le commentaire moqueur et dévalorisant de sa propre mère : « Tu écoutes ta femme ? » Habiter la ville, côtoyer les citadins en chaussures, ceux qui étaient surnommés chez nous les Kwatas, les Koweitiens, personne avant ma mère n'avait osé y songer. Raison de plus pour être fier d'elle !

Notre nouvelle demeure dans la médina comptait quatre pièces : deux étaient occupées par le propriétaire, une était louée à une vieille femme noire et son fils handicapé, la dernière était pour nous. Aussitôt le seuil franchi, ma mère alla se recroqueviller dans le coin le plus sombre de notre logis, le front sur les genoux, les mains sur la tête. Mon père se pencha sur elle :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Tu as vu la cour ?

— La cour ?

— La cour de cette maison.

— Qu'est-ce qu'elle a de si effrayant ?

— Il y a un puits !

Sacré mon père !

Quelques années plus tard, ma mère nous mit à l'école, mon frère et moi, mais nous ne possédions pas les habits convenables pour fréquenter ce nouveau monde. Je ne sais pas ce qui se passa pour mon frère, car on nous sépara dès le premier jour. Dans ma classe, mes camarades épiaient mes moindres faits et gestes. Je me corrigeais sans arrêt, j'essayais de faire croire que j'étais un élève curieux, habitué à écouter et à comprendre la langue du colon, l'instituteur. C'était la première fois de ma vie que je restais aussi longtemps assis, qui plus est sur un banc et les coudes sur la table. Mes camarades de classe m'intriguaient : ils avaient l'air ravi de venir tous les jours à l'école, cartable à la main. Les élèves français étaient insouciants, la cour leur appartenait ; ils débordaient d'énergie dans tous les jeux. Ils étaient au paradis. Nous autres, fils d'indigènes, nous étions envieux.

Une femme en blanc a examiné ma bouche, puis ma tête ; elle voulait tester ma vue mais je ne savais pas lire les lettres de l'alphabet sur la planche accrochée au mur. Elle m'a pesé. Ensuite elle m'a tendu une convocation pour que je me rende au poste militaire qui abritait le dispensaire situé dans un

ancien *fendek*, un garage pour les chevaux et les ânes des paysans qui venaient au marché. Quand elle a compris que personne dans ma famille ne saurait lire la feuille de papier qu'elle venait de me donner, elle l'a reprise et l'a jetée à la poubelle. Un surveillant arabe m'a traduit ce que l'infirmière attendait de moi. J'ai acquiescé de la tête. Pour finir, elle m'a inscrit sur la liste des enfants mal nourris. J'avais droit à un repas par semaine à la cantine de l'école. Dans la cour, les garçons de ma classe m'ont pris à part et m'ont interrogé. Ils refusaient de croire que mon père avait émigré en France pour payer le loyer de la chambre qu'on avait louée et pour qu'on puisse acheter un peu à manger. Ils ont éclaté de rire. Leur chef, Viala, a gonflé sa bouche et, avec l'index, il a appuyé sur sa joue en imitant un bruit de pet.

— C'est du vent, ton histoire, qu'il a dit. Ton père a rejoint le maquis ! Vous autres, les enfants du reg, vous êtes tous des fils de fellaghas !

Je n'ai pas cherché à les contredire. Même les élèves arabes nés dans la médina approuvaient Viala. Ils étaient propres, instruits, et admiraient notre maîtresse d'école. Ils avaient bien de la chance.

Je me suis rendu au poste militaire. Un médecin de l'armée m'a piqué l'épaule avec une grande seringue. J'ai eu très mal mais j'ai serré les dents. Il m'a appris à dire mon âge en français, sept ans, et m'a fait comprendre de revenir un certain jour. Son assistant m'a offert un gobelet de lait qui avait un goût étrange, sans doute à cause des médicaments qu'on avait mélangés avec. La douleur dans l'épaule m'empêchait de courir. Grâce à quoi je ne fus pas pris dans une rafle d'indigènes qui eut lieu au même moment, ni bloqué par un bar-

rage mobile de rouleaux de fils barbelés dressé par les militaires. Sous les burnous, la rumeur parlait du meurtre de deux individus suspects surpris dans une arrière-boutique. Après la fouille, sous la canicule, les fils de fer barbelés se sont rouverts.

Papa ne voulait pas emprunter de l'argent à son père ni à son frère pour acheter le billet qui lui permettrait d'aller travailler en France. Il les aurait alors privés de leurs maigres économies et, de toutes les façons, cela n'aurait pas suffi. Il est donc allé chez l'épicier de la route de Tlemcen, un de nos cousins. Il lui a « acheté » pour douze mille francs de sucre — une somme que mon père ne possédait pas et une quantité de sucre qu'on ne verrait jamais. L'épicier rachetait son sucre neuf mille francs à mon père : il gagnait ainsi trois mille francs sur le prêt qu'il nous accordait. Toutes les transactions se déroulaient de cette manière.

Lorsque mon père est parti à la gare prendre le train qui le menait au bateau d'Oran, nous ne l'avons pas accompagné. Je ne me souviens pas s'il nous a beaucoup embrassés avant de nous quitter, et si nous avons tous pleuré. Je pense à cela parce que, bien des années plus tard, lorsque adolescent je me suis retrouvé en prison, le psychologue qui me suivait a écrit dans son rapport que, durant mon enfance, j'avais sans doute souffert de l'absence de mon père, d'un manque d'affection et, surtout, qu'enfant j'avais interprété son départ comme une fuite, une trahison. J'aurais considéré mon père comme un traître qui nous avait abandonnés ; d'où l'explication de cette violence qui m'avait conduit tout droit devant ce monsieur.

En rentrant de l'école, j'ai piqué une crise de nerfs dans les bras de ma mère. L'institutrice m'avait donné un mot à faire signer par mes parents. Ne sachant pas écrire, ma mère a demandé au propriétaire de la maison à qui nous louions la chambre de signer à sa place. Je me suis mis à hurler, à pleurer de rage : je ne voulais pas que ce sale type touche à ma feuille. Il riait de mon malheur, il était moche, il avait des gencives rougeâtres édentées et des paupières tombantes toujours humides. Je détestais ce gringalet répugnant. J'en voulais aussi à ma mère qui riait, croyant que je faisais un caprice ; j'en voulais surtout à mon père, absent, et aux milliers de kilomètres qui nous séparaient.

Plus que du dépit, cette vive déception causa en moi une blessure profonde. Bientôt, je me retrouvai à errer dans le marché couvert. Je déambulais dans les allées étroites, à l'abri de la canicule ; je suivais de loin les gamins arabes qui portaient de grands couffins d'osier remplis de victuailles pour des colons qui les devançaient d'étal en étal. Certains couffins étaient parfois si chargés qu'ils débordaient et que les gosses n'y voyaient plus rien. Malgré tout, j'enviais ces porteurs : ils gagnaient cinquante centimes la course. Dans toute la boucherie, l'air empestait la viande graisseuse, puanteur encore accentuée par la moiteur ambiante. À l'heure de la sieste, je préférais aller m'étendre sur le ciment frais de l'allée des épices d'où s'exhalaient tant de parfums. C'est là, au pied de la fontaine à trois étages, que j'aimais m'allonger, en écoutant le son voluptueux et langoureux de l'eau qui cascadait au-dessus de moi, tout en rognant avec mes dents l'intérieur sucré d'une peau de banane ramassée par terre. Je veillais à ne pas m'assoupir à l'air libre sur un trottoir d'une rue de la médina, craignant de rencontrer les soldats de la Croix-

Rouge. Ils faisaient leur ronde à la recherche des enfants en haillons qui rôdaient sous la canicule comme des chiens sans collier, et ils les embarquaient en camion pour les conduire jusqu'à la seringue terrifiante du médecin chef.

La maîtresse d'école commentait la géographie de l'Algérie en lisant la carte qu'elle avait déployée sur le tableau noir.

— Nous sommes ici, dit-elle, sur cette partie pâle de la carte, dans une région sèche et aride, très près du Maroc et de la mer. Alger est là, très loin : c'est notre capitale. Il faut compter toute une journée de train, en partant tôt le matin, pour s'y rendre. Mais nous, de Marnia, nous n'y allons jamais parce que nous avons la chance de n'être qu'à une centaine de kilomètres d'Oran, la deuxième grande ville du pays où l'on trouve tout ce dont on a besoin, tout ce qu'il n'y a pas ici, une automobile, par exemple...

Cette lecture me transporta d'aise et de plaisir ; elle eut le don merveilleux de m'éveiller à la découverte et au voyage. Je suivais avec une attention éblouie le bout de la règle de notre maîtresse qui, à l'aide de traits, de points et de cercles, soulignait les caractéristiques essentielles de notre grand pays, donnait vie et allure à cette carte muette. C'était la première fois qu'on m'enseignait la science naturelle et humaine de mon pays. Avant cela, sans instruction, mon horizon se limitait à ma taille d'enfant. Je pensais qu'il n'y avait que nous, les tribus du reg, et ceux qui vivaient en ville : un point c'est tout. Le plus loin, même Oran, où mon père avait embarqué pour la France, ce plus loin, je ne l'envisageais pas, je ne le comprenais pas.

J'appris aussi que nous étions tout près de la mer. J'imaginais difficilement de quoi il s'agissait : j'avais juste compris

que cela représentait beaucoup d'eau et que les bateaux naviguaient dessus... La maîtresse posait des questions : était-elle aussi vaste qu'on le disait ? Était-il vrai que même un bon nageur ne pouvait pas la traverser ? Les élèves français levaient tous le doigt : ils allaient souvent se baigner en famille à Port-Saïd, la plage la plus proche de chez nous. Quelques Arabes levaient aussi la main, même s'ils s'y rendaient moins souvent. C'étaient toujours les mêmes, ceux qui portaient des chemises et des pantalons (j'en étais encore à la culotte courte), et qui s'exprimaient couramment en français : des fils de caïds et de fonctionnaires. Je l'ai déjà dit, je les enviais ; mais je le taisais à ma mère qui, pour soulager sa misère, murmurait souvent que, chez eux, l'argent tenait la place de Dieu. Heureusement, la maîtresse n'a pas demandé à ceux qui n'avaient jamais vu la mer de se faire connaître. Si, par curiosité, elle l'avait fait, j'aurais disparu sous ma table à la recherche d'un crayon que j'aurais volontairement laissé tomber, le temps qu'on passe à un autre sujet, comme j'avais l'habitude de faire quand elle nous interrogeait sur un thème délicat qui me gênait.

J'étais agréablement surpris de l'enthousiasme que mettait notre maîtresse à parcourir cette carte de l'Algérie. C'était nouveau pour nous tous, car c'était la France qui, en histoire et géographie, était au programme. Soudain, notre maîtresse se tut ; elle regardait la carte comme si elle venait de découvrir quelque chose d'étonnant. Elle se tourna lentement vers nous, vers moi. Elle me fixa longuement avant d'esquisser un léger sourire. J'étais inquiet, tout penaud. Je me redressais, mal à l'aise, essayant de soutenir son regard. Les autres élèves, intrigués, se tournèrent aussi vers moi. Je ne savais plus où mettre les mains, où poser les yeux. Enfin, elle me dit :

— Tu es issu de la plus honorable et de la plus ancienne tribu de la région !

Je ne répondis pas : je n'avais pas tout compris et ma timidité me paralysait. Elle ajouta :

— Et la plus noble ! Vous êtes sur la carte, là, à côté de Marnia ; sur ce reg, au bord de la rivière, on lit : « Ouled Charef ». L'oued Charef. Quelle surprise !

Une émotion particulière m'envahit, que j'essayais de contenir. On utilisait le mot « tribu » pour désigner ma famille... Pourtant, pour moi, « tribu » évoquait quelque chose de fourbe, renvoyait aux Apaches cruels qu'on voyait dans les films de cow-boys et dont mes camarades se régalaient à l'époque... Cette association me gênait mais n'ôtait rien à ma fierté intérieure ; un orgueil jusque-là insoupçonné naissait en moi.

Je devins copain avec Abdelrahmane. Il avait le même âge que moi. Il était long et sec, il avait la peau blanche. Il aimait rire et je le faisais rire. Pendant les récréations, nous inventions des histoires drôles capables de nous consoler. Abdelrahmane était encore plus rejeté que moi par l'élite de la classe : son père, moudjahid, avait été abattu par l'armée française et la nouvelle de sa mort s'était répandue jusqu'à l'école. Il était définitivement devenu un moins que rien, alors qu'à mon sujet le doute subsistait encore...

En traversant la place principale, je détournai la tête : je ne voulais pas voir les badauds tabasser notre clochard local, Tarzan, qui avait bu en période de jeûne du ramadan. Je l'entendais crier : « Je n'ai rien bu », implorant Allah, titubant sous l'effet de l'alcool. Soudain, le silence se fit ; un coup brutal venait sans doute de l'assommer. La violence me traumatise

places disponibles pour les enfants immigrés, deux par classe de trente enfants, ont été attribuées.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

J'ai répondu à maman qu'il n'y avait plus de places. On est revenus sur nos pas en traînant les pieds sur le gravier des allées propres du parc. On s'est assis sur un banc, au bord du bassin. Je n'avais jamais vu de poissons rouges. Il y en avait beaucoup ; et d'autres belles couleurs aussi. Ma mère a ouvert le paquet de sucre qu'on venait d'acheter. On a croqué trois morceaux chacun.

Elle me demande si les Français d'ici sont différents de ceux qui étaient là-bas, je lui réponds :

— Là-bas ils ne nous envisageaient pas, ici ils nous dévisagent...

L'être est curieux ! se dit-elle à elle-même.

Elle aime beaucoup cette phrase. Elle l'emploie pour se rassurer au sujet de tout ce dont l'être humain est capable. Rien ne l'étonnera plus jamais.

Je lui dis :

— Tu sais, maman, moi...

Elle me coupe :

— *Anaïa ! Anaïa !* Moi ! Moi ! Moi !... Tu ne sais dire que ça, mon fils. Moi, *anaïa* !

Cet ouvrage a été composé par
Graphic Hainaut (Condé-sur-l'Escaut)